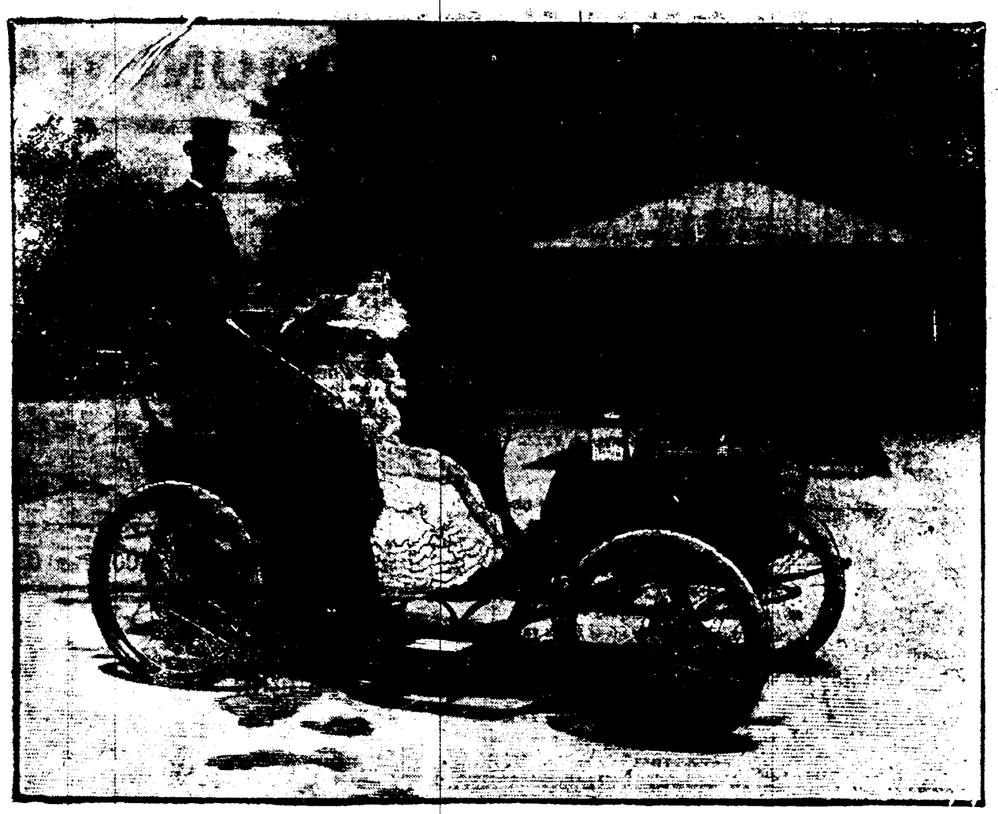

AUTOMOBILE — DERNIER MODÈLE.

AUTOMOBILISME.

Nous extrayons du «Figaro» du 4 de ce mois quelques lignes qu'on lira avec intérêt; elles sont relatives à une récente course qu'a faite en voiture électrique, de Paris à Rouen, M. le comte Chasseloup-Laubat, petit-fils de notre distingué compatriote, M. Armand Pilié:

Si ce n'est pas une révélation, c'est tout au moins un progrès considérable que d'être arrivé à franchir la distance de Paris à Rouen en voiture électrique sans recharger en route les accumulateurs du véhicule. Cette remarquable performance a été accomplie dans la journée de dimanche par M. le comte de Chasseloup-Laubat, un fervent de la locomotion électrique, dont les records sur la route d'Achères ont précédemment suscité tant d'intérêt.

Parti à trois heures et demie du matin, le comte de Chasseloup-Laubat, accompagné d'un voyageur, et conduisant cette même voiture qu'il avait expérimentée à Achères, est arrivé vers onze heures à Rouen, après avoir couvert les 136 kilomètres du parcours en sept heures quinze, arrêts déduits.

Plusieurs chauffeurs, MM. Michelin et Jeantaud notamment, mais ceux-là en voiture à pétrole, l'ont accompagné jusqu'au bout et sont revenus le soir même avec lui.

Car tandis que les voyageurs passaient l'après-midi à Rouen, on rechargeait les accumulateurs de la voiture dans un secteur de la ville et, vers huit heures, la petite caravane partait pour Paris où elle arrivait hier matin, vers quatre heures. Le temps du retour, arrêts déduits, a été de sept heures et demie.

Voilà donc le premier long parcours fait sur une voiture électrique sans qu'on ait eu besoin d'autre énergie que celle emmagasinée au départ. Cet essai de celui que nous appellerions volontiers le comte-électricien, est une phase importante du duel depuis longtemps engagé entre l'électricité et le pétrole dans l'automobilisme qui, l'un et l'autre, sont loin d'avoir dit leur dernier mot.

Emmprunt forcé du Président Zelaya.

Presse Associée

Mobile, Alabama, 22 juillet—Des avis de l'Amérique Centrale, arrivés par le dernier steamer à fruits, indiquent que la dernière révolte au Nicaragua cause de vives appréhensions à l'administration du Président Zelaya.

Depuis le soulèvement provoqué par le général Reyes, dans la région de Bluefields, il y a eu une série de tentatives de révolte qui n'ont pas réussi.

Il est dit dans une lettre reçue en ville, hier, que Zelaya a lancé un ordre pour obtenir un emprunt forcé de $500,000,000 qui doit être fait immédiatement.

La proclamation du président requiert tous les commandants de départements d'exiger que tous les résidents du Nicaragua contribuent à soutenir sans délai la république.

La lettre ajoute que la censure que le gouvernement exerce sur toutes les lignes télégraphiques met la presse dans l'impossibilité d'obtenir des renseignements certains sur la situation au Nicaragua. On ne reçoit de nouvelles que des frontières de la république qui ne sympathisent pas avec Zelaya; mais l'emprunt forcé auquel il est réduit donne une idée assez juste de la détresse financière de son administration.

Prochains départs pour Manille.

Presse Associée.

San Francisco, 22 juillet—Le départ du transport Tartar a été retardé jusqu'à dimanche. L'Ohio et le Newport prendront la mer, mardi, chacun, avec des recrues et deux bataillons du 19e d'infanterie.

—:o:—

UN MARIAGE CELESTE

Voici une ancienne légende des îles Philippines, racontée par M. A. de Gérioles, dans le «Journ des Voyages»:

Un jour, comme le Soleil, nouvellement créé, sortant de son lit de pourpre, se levait dans l'immensité bleue, les merveilles de la création l'éblouirent.

Et il mirait dans l'azur, curieux de toutes choses, lorsqu'un astre féminin, un peu pâlot, mais tout joli et d'une incomparable douceur, lui apparut.... C'était la Lune.

Pas un instant l'astre-roi ne douta que la radieuse apparition n'eût été tirée du néant à son intention toute particulière, et, s'il ne se mit pas à ses genoux—et pour cause—il lui déclara son admiration, la suppliant de l'accepter pour époux.

Très flattée, la jeune Lune accepta la glorieuse alliance et, durant huit jours et huit nuits, au sein des profondeurs célestes, se célébra la plus magnifique des fêtes. Les zéphirs, à la voix jeunette, entonnèrent l'hymne nuptiale; des lunes, des soleils plus humbles, des comètes à la féerique chevelure se chargèrent des illuminations et feux d'artifice.

La Terre, la Terre elle-même, voulut participer à ces incomparables réjouissances et, par les merveilleuses cassolettes de ses fleurs, envoya vers l'empyrée ses parfums les plus exquis.

Des ruisseaux d'ambroisie et de lait, coulant en intarissables flots sur les profondeurs bleues, formèrent cette vaporeuse voie lactée qui, depuis, teinte le ciel de son rayonnement lilial.

Tout d'abord, les nouveaux mariés vécurent des jours d'indicible bonheur, et si tendre et si douce se fit la nouvelle épousée que son seigneur et maître ne la nomma plus que sa chère Lune de miel.

Comme dans les contes de fées, l'heureux couple eut beaucoup d'enfants.... les scintillantes étoiles. Trop même, hélas! car un beau matin le Soleil s'avisa que les cieux se peuplaient un peu bien vite et plus que de raison; lors donc, il s'embruma de brouillards légers afin de réfléchir à l'aise. Le résultat de sa rêverie fut néfaste; de plus en plus fâcheusement préoccupé, il manda sa lumineuse moitié.

«Ne trouvez-vous pas, ma mie, que notre famille croît et se multiplie de façon passablement inquiétante, remplissant tellement le ciel de son fourmillement que bientôt la place manquera pour nous-mêmes; de plus, il me semble impossible que les malheureux humains puissent subsister longtemps encore dans la dévorante chaleur que nous et notre innombrable descendance répandons sur eux; or, je ne veux pas de mal à ces humbles pygmées dont le pullulement de fourmilière grouille au-dessous de nous.

«Leur accueil de chaque matin, les adorations surtout que me rendent avec tant d'enthousiasme l'Inde et la Perse, mes pays de prédilection, me touchent profondément; vraiment je ne saurais vouloir de mal à de si honnêtes gens.

«Dites, ma belle, que pensez-vous de ces choses? N'y aurait-il pas ingratitude à leur causer quelque déplaisir?

—Majesté répondit la Lune, Majesté, vous avez raison.

—Madame cette réponse pleine de sagesse vous honore.... mais, enfin, elle ne nous donne pas de conseils.... Que faire?

—Oui, sublime Majesté, que faire?

—Hum! hum! Il me vient une idée de derrière mes rayons: puisqu'ils nous embarrassent, ces chers petits, faisons-leur un sort.

—Un sort?

—Oui, en les mangeant.

«A vrai dire, sous le fallacieux prétexte que nous sommes des corps célestes, nous nous privons de choses que je suppose excellentes. Ces pygmées qui se démènent là-bas déjeunent, dînent, soupent même assez régulièrement et semblent s'en tirer à merveille: imitons-les, prenons un bon cuisinier.

La malheureuse mère frémit. Comment, c'était là le monstre auquel, pour la suite des siècles, elle s'était unie! Un instant elle songea à la révolte, mais faible et désarmée, que pouvait-elle contre son potentat de mari? Au moindre signe d'opposition, il l'eût grillée vive en compagnie de ses rejetons; elle répondit donc, faisant la chattemite et dissimulant sa douleur:

«Supercoquentieuse Majesté, gloire et sagesse de l'univers, la perfection émane de vous. Je m'incline devant votre impeccable volonté et, puisqu'il vous convient ainsi, nous servirons de tombeau à nos enfants trop encombrants.»

Mais, ne pouvant retenir ses larmes plus longtemps, la pauvrette se détourna pour les dérober au barbare et leur flot pressé tomba sur la terre où herbes et fleurs les recueillirent—ce fut la première rosée.—Ravi de son succès, le Soleil s'esclaffait et s'échauffait tant à force de rire que de ses rayons projetés jusqu'aux entrailles de la terre surgirent les volcans; le grand Apo naquit le premier, formidable, et demeura le sanctuaire sacré de Mandaragan, le dieu noir, le dieu du mal, qui, depuis lors, lance vers le ciel en tourbillons de suie, de boue et de lave, son haleine mortelle, empestée.

Il va sans dire que la tendre Phébé n'eut rien de plus pressé que de cacher de son mieux sa palpitante nichée, ne lui permettant de prendre la clef des champs sidéraux que lorsque le père dénaturé faisait sa promenade coutumière de l'autre côté des cieux.

Mais un beau jour, l'astre-roi, inopinément apparu, pensa éclater de colère à la vue de ses rejetons, frémissant de vie et de lumière.... Que lui avait donc fait manger sa sournoise moitié? On avait osé se moquer du Soleil, de l'astre-dieu!

Son courroux monta terrifiant et il s'élança, ne voulant faire qu'une bouchée de ces galopins et de la coupable; mais femme et enfants détalèrent si bellement qu'ils le distancèrent.

. . . . . .

Depuis, plusieurs siècles ont passé et, dans le ciel immuable, l'éternel pourchas continue: parfois le terrible époux semble prêt à atteindre les fuyards, de là les éclipses: mais, fine et délurée, la Lune se dérobe et les étoilettes jolies ne s'aventurent à montrer leur nez que lorsque la nuit, accourant, protectrice et maternelle sous ses voiles de sombre azur, oblige le tyran à aller faire son métier ailleurs.

C'est ainsi que ces bons petits Indiens Tagals, habitants des îles Philippines, qui se battent si crânement pour reconquérir leur indépendance, expliquent les différents phénomènes sidéraux.

La trouvaille est bien quelque peu en désaccord avec les lois de la science, mais du moins ne manque-t-elle ni d'invention, ni de grâce.

PENSÉES.

On peut échapper à tout: pestes, maladies, guerre, affronts, procès, revers, ruine, accidents, et même fâcheux hasards.

Jamais, si obscur soit-il, nul n'échappe aux "on dit" menteurs, aux propos qui nous font tout autres que nous sommes.

Le nom d'un homme ne devrait servir qu'à lui seul au monde. On souffre d'une profanation en voyant les noms illustres ou les noms chers, traînés par des êtres indignes.

L'aile noire de la méfiance flétrit tout ce qu'elle effleure.

LES Visites de Bergen.

A Berlin, la presse entière a commenté «très sympathiquement» la visite de l'Empereur à bord de l'«Iphigénie» et l'accueil fait à Guillaume II.

Le «Tageblatt» a fait ressortir l'importance de cet événement à la veille de l'Exposition de 1900. Il insiste sur la communauté des intérêts coloniaux et maritimes de la France et de l'Allemagne, «impliquant une entente contre l'Angleterre».

Un langage identique a été tenu par les grands journaux de la province.

La «Gazette de Magdebourg» a dit que, pour la première fois depuis la grande guerre, le souverain allemand a reçu en territoire français les honneurs militaires.

Il semble—a-t-elle ajouté—que le gouffre qui existait entre les deux peuples se referme de plus en plus.

La «Gazette de Cologne» constate «avec satisfaction» l'échange de politesses qui a eu lieu à Bergen, et voit dans ce fait «une nouvelle preuve de l'amélioration des relations entre la France et l'Allemagne».

A Vienne, les cercles politiques se montrent satisfaits de la modification des rapports entre la France et l'Allemagne.

Ils la considèrent comme la conséquence de l'œuvre «pacifique» du Czar, laquelle a déjà eu un résultat dans la conclusion de l'entente austro-russe.

La «Neue Presse» écrit à ce propos:

C'est un grand succès de la campagne en faveur de la paix, que les Français et les Allemands commencent à se mieux comprendre.

L'Autriche, qui veut la paix et qui est étroitement unie avec l'Empire allemand, ne peut que gagner si des rapports de confiance s'établissent entre l'Allemagne et la France.

L'époque de la paix est venue pour l'Europe.

En Angleterre, les journaux commentent aussi l'événement.

Ils déclarent qu'un rapprochement entre la France et l'Allemagne aurait pour résultat de diminuer les chances de guerre, et ajoutent que ce rapprochement serait accueilli avec satisfaction par les Anglais; «car, disent-ils, on désire parmi nous le maintien de la paix.

Les Anglais sont logiques et philosophes en se félicitant de l'aventure.

En effet, ce sont eux qui l'ont amenée: sans leur conduite dans l'affaire de Fachoda, sans leurs menaces, sans leurs provocations, sans leurs insolences, jamais des rencontres comme celle de Bergen n'auraient été possibles.

Un souvenir de la famille de Washington.

Presse Associée.

Londres, 22 juillet—A Sulgrave, petit village du Northamptonshire, qui est visité, chaque année, par une foule d'américains, parceque l'on y trouve de nombreux souvenirs de la famille de Washington, un procès vient d'avoir lieu, qui a dû intéresser vivement les Yankees.

L'église de la paroisse est pauvre; le gardien l'entretient pour la somme de 30 shillings, qu'il n'a même pas payée. La dette n'a pas été niée par lui; mais la pauvreté de l'église a semblé bien étrange au juge, qui s'est écrié que c'était là un véritable outrage. Sans aucun doute, il y avait nombre d'Américains opulents qui auraient volontiers fait de généreux dons à cette église, s'ils avaient su combien elle était pauvre.

—:o:—

LES DEUX HOTES.

(*Lettre d'une Vendéenne.*)

Dès que la ville fut prise, M. Henry s'établit dans notre maison. On poursuivait les fuyards jusqu'aux portes de Niort; dans les rues, les Marseillais jetaient leurs armes et se rendaient. La nuit était venue et cependant, en notre salle basse, on amenait toujours des prisonniers. M. Henry leur criait dans sa belle clémence de vainqueur: «Bas les armes! On ne vous fera pas de mal!» On désarmait les bleus, et on les relâchait. Je ne sus me tenir de faire remarquer au jeune chef son imprudence à laisser vaguer dans le faubourg des milliers de pataudes, au moment où ses gars, croyant leur but atteint, ne pensaient plus qu'à s'égailler chacun vers son clocher.

—Vous avez ici d'acharnés ennemis,—lui dis-je en terminant. —J'ai même entendu conter qu'un lieutenant de Marseillais, nommé Ripard, avait juré, s'il ne vous tuait dans le combat, de vous assassiner après, de quelque façon que ce fût.

Mes paroles rembrunirent le front du jeune chef. Il y eut dans son regard naïf, dans son regard de grand enfant, une sorte d'étonnement, comme s'il allait demander: «Pourquoi donc ce Ripard me hait-il?» Puis il secoua cette pensée dans un insouciant haussement d'épaules, ordonna de relâcher les derniers prisonniers et ajouta:

—Il faut bien que nous prouvions à tous ces misérables qu'il y a plus d'humanité dans notre âme qu'en la leur!

Il achevait à peine qu'un tumulte se produisit sur le seuil et trois soldats vendéens poussèrent dans la salle un homme échevelé aux yeux injectés de sang, à la face ravagée, convulsée par la haine.

—On vient de prendre ce bandit les armes à la main,—dit un des Vendéens.—La vie, la liberté lui étaient accordées: il s'éloigna.... puis se retourna à courte distance et tira un coup de pistolet à bout portant sur ses libérateurs. Nous lui avons arraché ce pistolet: le voici!

Et un des gars posa le pistolet sur la table.

—A la prison!—fit M. Henry. Puis, se reprenant et se tournant vers l'homme, il demanda:—Ton nom?

L'autre lança dans une gouaillerie mauvaise:

—Prends garde! Ce nom-là va te faire peur: je m'appelle Ripard!

Je tressaillis. M. Henry ne broncha pas. Il fixa le Marseillais et dit très simplement:

—Eh bien, Ripard, tu es libre. Va-t'en!

—Non, je reste,—répliqua l'homme sournois.—Je connais le piège: désarmé, je n'aurai pas franchi le seuil que tes brigands me sabreront.

M. Henry lui désigna l'arme posée sur la table:

—Je n'ai qu'une parole. D'ailleurs, voici de quoi te défendre: reprends ton pistolet.

Le Marseillais ricana:

—Sais-tu qu'il est chargé?

Pour toute réponse, M. Henry prit lui-même le pistolet et le tendit à Ripard, qui le glissa dans sa ceinture. Puis, enveloppant de nouveau le jeune Vendéen de son regard rancunier, le prisonnier grommela:

—Où veux-tu que j'aille? Les maisons regorgent de gens; les lits et la paille manquent. La campagne n'est pas sûre. Si tu me crains, tue-moi; mais je suis harassé, je ne peux faire un pas de plus.

—Soit!—fit M. Henry.—Il y a capitulation: nous ne sommes plus en guerre. Si tu ne sais où aller, tu coucheras ici.

Je tremblai à l'idée d'abriter un hôte si dangereux. Je trouvai mille objections; j'affirmai que nous n'avions même plus une chaise à offrir.

—Eh bien,—dit M. Henry,—il couchera dans ma chambre. Le lit est grand: nous y dormirons deux.

L'émotion me rendit muette. L'homme nous guettait, en dessous, un peu de sang au coin de la paupière. Il y eut un silence de stupeur que rompit M. Henry en me priant d'être assez bonne pour prendre le flambeau et le guider jusque chez lui.

Le Marseillais eut un ricanement qui me glaça. Je passai devant et gravis les marches. Le cœur me battait. Le flambeau vacillait en ma main. Une fois dans le couloir, j'ouvris la porte unique de la chambre, j'entrai et posai la lumière sur la cheminée. Je m'attardais, espérant trouver l'occasion de supplier à voix basse notre hôte ou de faire coucher un de ses hommes dans la chambre, ou tout au moins de désarmer ce Ripard: mais, soit que M. Henry eût oublié la scène du pistolet, soit qu'il s'obstinât dans sa résolution, il me coupa la parole d'un congé sans réplique:

—Bonne nuit et à demain!.... Je tombe de fatigue.

Afin de m'obliger à me retirer plus vite, il dégrafa son habit.

Je sortis bouleversée et laissai volontairement la porte entre-bâillée. Je l'entendis demander à Ripard, sous le prétexte qu'ils reposeraient plus tranquillement, de fermer cette porte. La hâte que l'homme mit à obéir, voire même à donner un double tour de clé dans la serrure, me fit frémir. Dans l'angoisse affreuse qui m'étreignit, j'eus l'idée de suivre le couloir qui contournait la chambre et, montée sur quelque escabeau, de les épier par un étroit œil-de-bœuf pratiqué assez haut dans le mur. Une pudeur me retint: je ne pus cependant me résoudre à laisser ainsi notre hôte à la merci de son pire ennemi. Je fis part de mes craintes à plusieurs soldats vendéens logés aussi dans la maison. Ils partagèrent mon inquiétude, mais aucun n'osa prendre sur lui de forcer la consigne. Ils répétaient:

—Quand M. Henry veut, c'est qu'il veut!

Je décidai l'un d'eux à monter sa paillasse dans le couloir et à s'étendre en travers de la porte, prêt à la défoncer au moindre bruit alarmant. Je me retirai alors, mais fort peu rassurée, et je me jetai sur mon lit tout habillée.

Mon insomnie fut cruelle et, n'y tenant plus, je revins dans le couloir, sous l'œil-de-bœuf, il était encore éclairé. Bien que la maison demeurât plongée dans un morne silence, mon anxiété devint telle que je plaçai l'escabeau contre le mur, je grimpai dessus et regardai dans la pièce.

M. Henry était couché vers la ruelle et il dormait ou paraissait dormir; Ripard avait placé la chandelle sur la table, près du chevet et, debout devant le lit, immobile, il contemplait le jeune Vendéen.

Je ne pouvais voir l'expression de sa face, car il me tournait le dos. Il resta quelques minutes ainsi, se demandant peut-être si la sérénité de ce visage si pur n'était pas une ruse ou une affectation. La chemise du jeune chef, ouverte, laissait voir, au milieu de sa poitrine nue, une chaînette d'argent et un scapulaire brun qui tranchait sur l'éclatante blancheur de la peau. M. Henry respirait largement, d'un souffle calme et régulier, les lèvres entr'ouvertes dans le demi-sourire d'un beau songe. Je remarquai tout à coup que le bras droit de Ripart, tombant le long de son corps et à demi caché dans l'ombre de la table, se levait avec une prudente lenteur et, quand sa main parut dans la lumière, je vis qu'il tenait le pistolet et que, le doigt sur la détente, il le braquait droit au cœur du dormeur.

Je me roidis d'horreur, mon cœur cessa de battre, un cri d'indicible épouvante s'étrangla dans ma gorge. Et pourtant je regardais éperdument, dans une fascination impuissante de cauchemar. M. Henry sommeillait toujours, souriant, la face heureuse, imperceptiblement bercée du même souffle très doux; offrant dans toute sa nudité confiante sa poitrine blanche et tiède au canon noir et froid qui le menaçait. Ce fut une minute atroce, où je sentis passer le frisson de la mort. L'homme gardait son attitude d'assassin et pourtant le coup ne partait pas. Il poussa un soupir profond et sa main vacillante abaissa le pistolet. D'un mouvement farouche, il se détourna et s'éloigna du lit. Je vis alors qu'il était d'une pâleur effrayante, ses paupières battaient; il secoua la tête comme pour chasser quelque vision de sang. Puis, sans bruit, il reposa son arme sur la table.

Je n'attendis pas davantage. Je descendis de l'escabeau, je fis, en courant, le tour de la chambre par le couloir et réveillai le Vendéen qui ronflait sur sa paillasse. Prenant la hardiesse à mon compte, je lui ordonnai de forcer la serrure en ayant soin de ne pas aviver l'attention du Marseillais. Le soldat tira son gros couteau de sa poche et quoiqu'il s'y prit fort adroitement, ce fut difficile et long. Enfin la serrure céda. Je poussai brusquement la porte, mais je m'arrêtai sur le seuil, toute saisie.

Ripard s'était couché près de M. Henry et, la face apaisée, l'un à côté de l'autre, ils dormaient du même sommeil d'enfant, la poitrine soulevée du même souffle large et doux, avec un peu du même sourire sur les lèvres. ..

DEPECHES Télégraphiques.

Fin de la saison à Londres.

Presse Associée.

Londres, 22 juillet — La reine étant partie pour Osborne, tout le monde fashionable va se disperser sur le Continent.

Le prince de Galles va finir la saison de Londres, lundi; après quoi, il se rendra dans les environs de Goodwood pour y assister aux courses.

Plus tard, le prince se rendra à Cowes où il restera une quinzaine sur le yacht royal Osborne.

De Cowes, son altesse se rendra à Marienbad.

Le pays est en pleine prospérité. Les masses qui ont de l'argent peuvent se procurer abondamment toutes les nécessités de la vie.

Tous les articles de fantaisie se vendent à de très-hauts prix et les ventes de tableaux se sont faites dans des conditions extraordinairement bonnes, vu la médiocrité des toiles qui étaient offertes au public.

Mariage princier.

Presse Associée.

Londres, 22 juillet—Bientôt aura lieu le mariage du prince Daniclo de Montenegro, avec la princesse Kutta, de Mecklenbourg-Strelitz

Les cérémonies seront d'une splendeur sans égale.

La princesse arrivera à Antivari, dimanche. Sa conversion à la foi orthodoxe grecque aura lieu quelques heures plus tard, dans une maison particulière, consacrée dans ce but.

D'Antivari à Cettinge la distance est faible; la princesse se rendra dans la capitale du Montenegro à cheval. Elle sera accompagnée de son futur beau-père, le Prince de Naples, qui a épousé la princesse Hélène de Montenegro. On prépare un grand festival à cette occasion.

—:o:—

Encore une lutte tragique entre un blanc et un noir.

Presse Associée.

Decatur, Alabama, 22 juillet—Un téléphone de Blount Springs, Alabama, raconte qu'un blanc a eu une difficulté avec un noir hier soir. Le blanc qui s'appelle James Hamilton a tiré un couteau. Le noir a alors déchargé son fusil bourré de balles dans l'abdomen de Hamilton, puis il s'est enfui dans les montagnes, en arrière de Blount Springs.

On a expédié des limiers à Blount Springs pour traquer le nègre dans une cabane où il s'est réfugié. La cabane est entourée de 25 hommes qui déclarent qu'ils s'empareront du meurtrier ou mettront le feu à la maison où il s'est réfugié.

Hamilton est mourant.

Enquête militaire.

Presse Associée.

Atlanta, 21 juillet—Un bureau a été nommé par le général Frank, commandant du département du Golfe, pour faire une enquête sur la perte du matériel d'artillerie appartenant aux compagnies A, H et I, du 69e d'infanterie volontaires, à la suite d'un accident de chemin de fer, afin de savoir sur qui doit peser la responsabilité de ces pertes. L'accident a eu lieu près de New Castle, Alabama, le 28 août. Le bureau est composé du lieutenant-colonel John Simpson, quartier maître du département; du major John H. Caleb, du 1er d'artilerie, et du lieutenant en premier Leroy J. Lyon, du deuxième d'artillerie.

Election certaine du gouverneur McLaurin aux fonctions de sénateur des Etats-Unis.

Presse Associée.

Jackson, Mississipi, 22 juillet—Les résultats des élections primaires tenues jusqu'ici dans l'état du Mississipi prouvent au-delà du doute que le gouverneur McLaurin en sera le prochain représentant au sénat des Etats-Unis.

Le gouverneur est déjà assuré de 82 suffrages, et 90 suffisent pour l'élection.

Un examen des comtés dans lesquels le scrutin préliminaire n'a pas encore été tenu démontre que McLaurin obtiendra certainement 18 suffrages, et qu'il a des chances d'en obtenir 8 autres.

«Soldat» John Allen, son concurrent, n'a que 38 suffrages.

Fin de grève.

Presse Associée.

New York, 22 juillet—On lit dans le «World»:

Le general master workman, Parsons, a, hier soir, déclaré que les grèves de Manhattan et de Brooklyn étaient terminées. Il serait déraisonnable de notre part, a-t-il dit, de demander aux hommes de quitter le travail, alors que nous n'avons pas en caisse assez d'argent à leur fournir, pour les faire vivre, eux et leurs familles.

Le master workman Pines qui a la direction de la grève, à Brooklyn, a dit: Ce n'est plus une grève que nous avons; c'est une question politique qui s'agite.

New York, 22 juillet—La grève des cars de rues à Brooklyn est décidément terminée et toutes les lignes sont en activité, dans la ville et dans les faubourgs.

En dehors des rails que certaines gens avaient graissés et de l'explosion d'une torpille de dynamite, qui avait été placée sur la voie par des partisans de la grève, il n'est rien survenu de nouveau sur les lignes. Néanmoins, on maintient des hommes de police dans les cars de service.

Cette mesure a puissamment contribué à prévenir toute tentative coupable.

—o—

Disparition et retour d'une jeune fille à Mayfield.

Presse Associée.

Mayfield, Ky, 21 juillet—On s'attend à de sérieuses révélations sur la mystérieuse disparition de Miss Maude Stowal, la jeune femme qui a quitté la maison de F. M. Hargrove, durant la matinée du 5 juin, et vient de revenir dans sa famille, hier, avec son père qui demeure à Wickliffe et à qui elle a été ramenée par un jeune homme des environs.

Le grand jury qui est en session va faire une enquête sur cette affaire.

Les Américains à Londres.

Presse Associée.

Londres, 22 juillet — Les Américains ont donné, cette semaine, de magnifiques fêtes à Londres. Mme Ogilvie Haig que les journaux appellent la fille de la Reine de la société de New York et Mme Astor ont donné une fête, lundi. La maison était remplie de notabilités. Le même soir, Mme Ogden Goelet donnait un festin, en l'honneur du prince de Galles.

On a beaucoup remarqué le magnifique attelage de la comtesse d'Oxford, jadis miss Louise Corbin, de New York.

Cet attelage est un don fait à sa fille par M. G. C. Corbin.